

Bong Joon-ho

Apolline Caron-Ottavi

Numéro 163, septembre 2013

100 cinéastes qui font le cinéma contemporain

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70310ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron-Ottavi, A. (2013). Bong Joon-ho. *24 images*, (163), 26–26.

Bong Joon-ho



En quatre films, Bong Joon-ho s'est imposé comme l'un des cinéastes les plus admirables des dernières années sachant composer parfaitement entre cinéma d'auteur et cinéma grand public. Car si l'on se souvient des films de Bong Joon-ho, c'est

avant tout grâce à l'immense plaisir qu'on a eu à les regarder. Ce n'est pourtant pas un cinéma qui cède à la facilité, et chaque film est une prise de risque par rapport au précédent, explorant des genres très différents : la comédie (*Barking Dog Never Bite*), le thriller criminel (*Memories of Murder*), le film de monstres (*The Host*) ou bien le drame familial (*Mother*). Mais il y a une forme de liberté complète, et même de libération, dans la façon dont Bong Joon-ho conçoit ses films, et c'est ce qui fait qu'ils sont imprévisibles. Il excelle dans la façon de transformer la vie en chorégraphie musicale, sans pour autant que ce soit une forme de maniérisme, comme chez Park Chan-wook. Ces scènes emphatiques ou lyriques surgissent naturellement et sont de véritables clés qui ouvrent sur une autre dimension du récit. C'est grâce à leurs différentes couches de sens et de style que les films de Bong Joon-ho constituent une expérience intense. Même si le cadre narratif présente toujours le quotidien le plus quelconque, c'est un

cinéma du détournement, à la mise en scène sensuelle, où les détails les plus anodins se teintent d'une inquiétante étrangeté et où les situations même les plus tragiques peuvent à tout moment basculer dans l'absurde. Quant aux personnages, ils sont si l'on peut dire trop humains : parfois antipathiques, parfois lâches, parfois ridicules, mais pourtant toujours attachants. Bong Joon-ho ne les filme jamais d'un point de vue moralisateur, se situant sans cesse au-delà : les dilemmes ou les questionnements moraux qu'ils affrontent sont avant tout l'occasion de les révéler. Ce sont des antihéros qui deviennent des héros, non pas parce qu'ils accomplissent des choses admirables ou qu'ils sont admirables mais parce qu'ils vont au bout de leur quête, de leur cause, ou de leur obsession. Et en cela ils sont magnifiques. — Apolline Caron-Ottavi

«... c'est grâce à leurs différentes couches de sens et de style que les films de Bong Joon-ho constituent une expérience intense.»

Aki Kaurismäki

D'Helsinki au Havre, Aki Kaurismäki nous propose des fables dont la morale et la fausse naïveté déroutent autant qu'elles charment. Mais ces fables, aussi intemporelles puissent-elles paraître, sont clairement inscrites dans la conjoncture actuelle : les migrants du Havre et les itinérants d'Helsinki ne sont pas des personnages abstraits, loin de là : ce sont nos contemporains les plus démunis, ceux dont l'existence se limite habituellement à des statistiques.

Sans doute faut-il chercher dans son lourd passé de cinéphile (il a été critique de cinéma) les influences qui marquent la vingtaine de films, par ailleurs inclassables, du cinéaste finlandais. Abonné de la cinémathèque finlandaise, fondateur (et toujours directeur) avec son ami Peter von Bagh du Midnight Sun Film Festival, Kaurismäki a tout vu et assimilé avec un bonheur exceptionnel la leçon de ses cinéastes d'élection, Ozu et Sirk étant en tête de liste. Du grand maître japonais, il a retenu le goût du quotidien, la description des lieux

ordinaires et la sensibilité aux sentiments discrets ; de Sirk, une affection particulière pour le mélodrame, genre souvent décrié et qui pourtant, servi par des cinéastes inspirés (Fassbinder, bien sûr), est porteur d'émotions bien réelles. Cette connaissance de l'histoire du cinéma, qui jamais n'est de l'ordre référentiel, lui permet même de réaliser en 1999 un véritable film muet, *Juha*, bouleversant et en tout point fidèle aux canons du cinéma muet.

Entouré d'une famille d'acteurs exceptionnels (Kati Outinen, Matti Pellonpää, véritable double du cinéaste, malheureusement mort prématurément et que remplacent désormais Makku Petrola, André Wilms et quelques autres), qu'il installe dans des décors schématiques éclairés subrepticement, Kaurismäki recrée, film après film, mais sans jamais se répéter, un monde où les plus humbles luttent contre le chômage (*Au loin s'en vont les nuages*), la pauvreté (*L'homme sans passé*) ou la dureté du travail en usine (*La fille aux allumettes*). Mais toujours Kaurismäki



ajoute à ce tableau un rayon d'espoir (l'amour, la compassion, la solidarité) qui n'est pas la moindre qualité de ce cinéma minimaliste et essentiel. — Robert Daudelin

«Kaurismäki nous propose des fables dont la morale et la fausse naïveté déroutent autant qu'elles charment.»